

# La mort, l'amour, la vie

J'ai cru pouvoir briser la profondeur de l'immensité  
Par mon chagrin tout nu sans contact sans écho  
Je me suis étendu dans ma prison aux portes vierges  
Comme un mort raisonnable qui a su mourir  
Un mort non couronné sinon de son néant  
Je me suis étendu sur les vagues absurdes  
Du poison absorbé par amour de la cendre  
La solitude m'a semblé plus vive que le sang  
Je voulais désunir la vie  
Je voulais partager la mort avec la mort  
Rendre mon cœur au vide et le vide à la vie  
Tout effacer qu'il n'y ait rien ni vire ni buée  
Ni rien devant ni rien derrière rien entier  
J'avais éliminé le glaçon des mains jointes  
J'avais éliminé l'hivernale ossature  
Du vœu de vivre qui s'annule

Tu es venue le feu s'est alors ranimé  
L'ombre a cédé le froid d'en bas s'est étoilé  
Et la terre s'est recouverte  
De ta chair claire et je me suis senti léger  
Tu es venue la solitude était vaincue  
J'avais un guide sur la terre je savais  
Me diriger je me savais démesuré  
J'avançais je gagnais de l'espace et du temps  
J'allais vers toi j'allais sans fin vers la lumière

La vie avait un corps l'espoir tendait sa voile  
Le sommeil ruisselait de rêves et la nuit  
Promettait à l'aurore des regards confiants  
Les rayons de tes bras entrouvraient le brouillard  
Ta bouche était mouillée des premières rosées  
Le repos ébloui remplaçait la fatigue  
Et j'adorais l'amour comme à mes premiers jours.

Les champs sont labourés les usines rayonnent  
Et le blé fait son nid dans une houle énorme  
La moisson la vendange ont des témoins sans nombre  
Rien n'est simple ni singulier  
La mer est dans les yeux du ciel ou de la nuit  
La forêt donne aux arbres la sécurité  
Et les murs des maisons ont une peau commune  
Et les routes toujours se croisent.  
Les hommes sont faits pour s'entendre  
Pour se comprendre pour s'aimer  
Ont des enfants qui deviendront pères des hommes  
Ont des enfants sans feu ni lieu  
Qui réinventeront les hommes  
Et la nature et leur patrie  
Celle de tous les hommes  
Celle de tous les temps.

Paul Éluard (1895–1952)